

Les signes de la fin des temps

Dans la tradition chrétienne

Raismes

28 novembre 2023

Dominique Maerten

Introduction – Finitude et finalité

D'abord une **question de vocabulaire**, mais derrière laquelle se cache une question de discipline (au sens universitaire du terme).

A fleur de mots, et vu de loin, on pourrait considérer que les expressions « *fin des temps* », « *fin du temps* », « *fin du monde* » ou encore « *fins dernières* » sont synonymes.

Mais il faut faire une différence, pas seulement de sens, mais aussi de discipline, en comprenant que le mot « *fin* » est ambigu ; il a au moins deux sens :

Soit il signifie le « **terme** », le « *bout* », « *l'extrémité* », « *l'arrêt* », ce après quoi il n'y a plus rien.

Soit il signifie le « **sens** », le « *pourquoi* », la « *raison d'être* », le « *but* », ce pour quoi on utilise quelquefois le mot « *finalité* ».¹

On peut donner le premier sens à l'expression « **fin du temps** ». C'est l'extrémité du temps, à l'opposé de son commencement (puisqu'il y a une « *histoire du temps* »²), après quoi il n'y aura plus de temps, c'est-à-dire plus rien – puisqu'il n'y a de temps que s'il y a des événements. On peut aussi comprendre dans ce sens l'expression « **fin du monde** », puisque le monde, c'est la totalité des événements. Sa fin, c'est sa disparition, puisqu'il est apparu. Cette question est scientifique et les scientifiques élaborent différents scénarios de la « *fin du monde* » ou « *fin du temps* » à partir des observations qu'ils font de la réalité matérielle, des modèles mathématiques qu'ils utilisent. Rassurons-nous, ce n'est pas pour tout de suite ! Mais ce qui est sûr, c'est que cette fin sera une disparition, un anéantissement, un retour au « rien » qui précédait. (Encore qu'il soit difficile de dire « qui précédait », puisqu'il n'y a pas de temps, donc pas de précédence, avant le début du temps !). On parle aussi, dans ce sens-là, de « **mort de l'univers** », l'univers désignant tout ce qui existe. Tout ce qui a commencé finira. On parle ici de « *finitude* ».

Mais prenant le mot *fin* dans son autre sens, une réflexion sur la « **fin des temps** » pose la question du « *pourquoi* », du *sens* de ce qui existe, de sa raison d'être. On parle ici de *finalité*. La question, cette fois, n'est plus scientifique, mais philosophique et théologique. C'est dire que les discours qu'on y élabore n'entrent pas en concurrence avec ceux de la science, quand bien même ils seraient fondamentalement différents, puisqu'ils ne répondent pas aux mêmes questions.

Dans le domaine philosophique, on parlera plus volontiers du « *sens de l'univers* ». Dans ce domaine, pour les uns, par exemple, le monde n'a pas de sens, de « fin », il n'est pas « *finalisé* » c'est-à-dire organisé en vue d'une fin ; c'est le hasard, ou un simple mécanisme, un enchaînement de causes et d'effets, sans direction, qui a présidé à son apparition et il suit son cours vers rien d'autre que lui-même. C'est la position des philosophies matérialistes, comme Démocrite ou Epicure. Pour d'autres, le monde a un sens, « va quelque part », « veut dire » quelque chose, ainsi par exemple pour Aristote ou pour la philosophie stoïcienne.

L'expression « *fin des temps* » est plutôt réservée au questionnement religieux. On parle aussi de « *fins dernières* » pour désigner la destinée ultime du monde. C'est le domaine de ce qu'on appelle en théologie **l'eschatologie** (du grec τὸ ἔσχατον – *to eskhaton* = les réalités ultimes, ce vers quoi tout est orienté) ; ce qui vaut autant pour la fin de chaque individu, au-delà de la mort (eschatologie personnelle), la fin ou le sens

¹ Par exemple, dans le domaine routier, l'expression « la fin des travaux », peut signifier la date annoncée où tout sera terminé, que les travaux cesseront et que les engins de chantier disparaîtront. Mais aussi le but de ces travaux, l'intention des ingénieurs, par exemple de fluidifier le trafic ou d'améliorer la sécurité. Certes, ce but ne sera visible que lorsque les travaux cesseront, mais à la différence de cette cessation, ce but est présent dès le début et même avant. C'est ce qu'Aristote appelle « la cause finale ». Ce sens de la fin ne répond pas à la même question que l'autre.

² Voir Stephen Hawking, *une brève histoire du temps*, 1988, traduction française, Flammarion, 1989.

de l'histoire (eschatologie humaine) ou celle du monde (eschatologie cosmique). Notre *fin des temps* est l'objet de l'eschatologie cosmique. Le livre biblique de Daniel utilise plus volontiers l'expression : « *temps de la fin* »³.

Résumons : La question de la *fin du temps* ou de la *fin du monde* est une question scientifique qui relève du type de question « *comment ça marche ?* ».

La question de la *fin des temps*, ou des « *fins dernières* », est une question théologique qui pose la question du sens, de la destinée, la question « *pourquoi ?* ».

L'eschatologie chrétienne

Toutes les religions monothéistes – on dit aussi abrahamiques – pour lesquelles le monde a été créé par Dieu, et donc le révèle, ont une dimension eschatologique, c'est-à-dire qu'à l'inverse des modèles scientifiques qui définissent la « fin du temps » comme une catastrophe, une disparition, un anéantissement, elles sont tendues par une attente, une espérance, on dit un « salut. On parle de « *religions du salut* ». Cette « fin » peut connaître des variantes selon les traditions religieuses.

Une première vérité : l'eschatologie – comme l'ensemble de la foi – chrétienne, comme son nom l'indique, repose sur la personne du **Christ**. *Mutatis mutandis*, le Christ tient dans le christianisme la place du Coran dans l'islam, c'est-à-dire le lieu suprême de la révélation divine. Pour comprendre l'eschatologie chrétienne, il faut donc partir de Jésus, qu'on reconnaît comme le Christ.

Dans l'eschatologie chrétienne, la « *fin des temps* » consiste en ce qu'on appelle la **Parousie** ou « **retour du Christ** ». Le mot « *Parousie* » (παρουσία) signifie d'abord « *présence* », d'où « *avènement* », au sens de la visite d'un souverain dans une ville qui relève de son pouvoir pour y signifier sa *présence*. C'est ce que l'on célèbre pendant le temps de l'*Avent*. Quant à l'expression « *retour du Christ* », il faudra s'en expliquer, parce qu'elle peut être mal comprise. Il ne s'agit pas d'un retour en arrière, d'un recommencement, comme si le premier n'avait pas été suffisant ou avait échoué !

Notre foi reconnaît 3 venues du Christ, 3 modes de sa présence ; en toute rigueur de termes, on pourrait parler de 3 *parousies* (même si l'usage fait réserver ce mot à la seule dernière). Je vais surtout parler de la première et de la dernière.

La première « *parousie* », le premier *avènement* du Christ, sa première *venue*, c'est son **incarnation**, la manifestation de la présence de Dieu parmi les hommes, quand « *le Verbe s'est fait chair* » (Jn 1,14). C'est ce que l'on fête à **Noël**. Tout au long de sa vie, du sein de sa nature humaine, Jésus a révélé la nature divine, il a révélé Dieu : en parlant avec la voix de Dieu son Père, en agissant de l'action de Dieu son Père ; si bien qu'il a pu dire à son Apôtre Philippe : « *Qui m'a vu a vu le Père* » (Jn 14,9) ou « *Le Père et moi, nous sommes un* » (Jn 10,30). Ceux qui l'ont suivi et qui ont cru en lui et qui, comme lui, étaient juifs, ont cru qu'avec lui l'espérance d'Israël, son *eschatologie*, était réalisée, à laquelle on donnait (entre autres) le nom de *Royaume* ou *Règne de Dieu*, c'est-à-dire en quelque sorte, l'achèvement réussi de la création, la victoire définitive de Dieu sur tous les obstacles que Satan et ses affiliés ont mis, depuis le début, depuis le chapitre 3 de la Genèse, à son projet qui est un projet d'amour. En d'autres termes, il était le Messie, le Christ, celui que Dieu avait consacré pour exécuter son projet. Voir **Mc 1,15** : « *Les temps sont accomplis : le règne de Dieu est tout proche* ». Il en avait donné les signes en réalisant par ses miracles les prophéties que, depuis Isaïe, on associait à la venue des *temps messianiques* : rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, faire marcher les boiteux, purifier les lépreux, et même ressusciter des morts (**Mt 11,5** → **Is 26,19 ; 35,5-6**).

Sa mort sur la croix a pu laisser penser qu'il avait échoué ou, comme le disaient ses adversaires, que c'était un imposteur. Mais sa Résurrection a révélé leur erreur. Sur la croix, en aimant « comme Dieu », il a montré *qui* était Dieu et *qu'il* était Dieu. Il avait réussi ! Les *temps de la fin*, « *les temps messianiques* » attendus par le peuple juif étaient bel et bien arrivés ; il était bien le Christ (= Messie), comme le dit Pierre au jour de la Pentecôte : « *Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié.*⁴ » C'est ce que l'on fête à **Pâques**. La mort du Christ comme sa naissance, tout le mystère de l'Incarnation, a bien une valeur eschatologique.

³ Dn 8,17 ; 11,35.40 ; 12,4.9

⁴ Ac 2,36

Mais, alors qu'on attendait que le Royaume de Dieu se manifestât aussitôt, avec tous les signes que la Bible en donnait, voilà qu'après 40 jours, il était reparti vers son lieu, le ciel, c'est-à-dire Dieu. En laissant ses apôtres désemparés. D'où le message qu'ils reçoivent de deux anges à ce moment-là : « *Ce Jésus qui a été enlevé au ciel d'auprès de vous, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en aller vers le ciel.* » C'est ce que l'on fête à **l'Ascension**.

C'est cela qui ouvre l'attente de son retour, non pas pour une deuxième incarnation, mais pour achever ce que la seule incarnation qui soit avait commencé : l'instauration du Royaume de Dieu. En lui, il est réalisé ; il reste à le réaliser pour nous, dans notre histoire. C'est pour cela que l'on parle de tension entre le « *déjà là* » et le « *encore à venir* ». C'est cela la **Parousie chrétienne** ou **Retour du Christ**. Nous l'affirmons dans le Credo : « *Nous attendons sa venue dans la gloire* »... après sa venue dans la *chair*.

Un mot sur la **troisième venue** qui est située, dit Saint Bernard, entre les deux autres, et qui pourrait bien répondre à la question des « *signes* » de cette *Parousie*, donc de la *fin des temps* : c'est sa venue, sa présence dans les **sacrements**, et tout particulièrement dans celui de **l'eucharistie**, où il est réellement présent, comme il est réellement agissant dans tous les sacrements. On peut même aller jusqu'à dire, avec le concile Vatican II, que **l'Eglise** elle-même est « *en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu.* » (**LG 1**) En ce sens l'Eglise et les sacrements sont des réalités eschatologiques, sont les signes de la *fin des temps* ou des *temps de la fin*, des signes de ce vers quoi nous allons. En effet, si l'Incarnation de Dieu, l'événement « *Jésus* », marque la *fin des temps*, et que, selon le mot de saint Paul, « *vous êtes le corps du Christ* » (**1 Co 12,27**), alors l'Eglise a bien une dimension eschatologique, elle est un « *signe du Royaume* » (**LG 1.5**).

Cela permet de répondre à la question des signes en citant Jésus : « *Cette génération mauvaise et adultère réclame un signe, mais, en fait de signe, il ne lui sera donné que le signe de Jonas.* » (**Mt 16,4**). En d'autres termes, n'attendons pas d'autre « *fin des temps* » que la Résurrection de Jésus, prémices de la nôtre.

Dans les textes

L'eschatologie relevant de la sphère du divin, notre langage naturel est incapable de l'exprimer, qui est enfermé dans l'expérience spatio-temporelle ; il faut pour cela recourir au symbolisme et à l'analogie. Pour dire l'eschatologie, un genre littéraire est particulièrement adapté, c'est le genre *apocalyptique*, utilisé dans les courants religieux du même nom, tant dans le judaïsme tardif que dans la littérature chrétienne primitive. Pour s'en tenir au Nouveau Testament, on va trouver un discours sur la *fin des temps*, sur l'eschatologie, dans quelques passages « *apocalyptiques* » des évangiles, par exemple **Mt 24-25**, appelé précisément le « *discours eschatologique*, ou son parallèle en **Lc 21**. Mais l'essentiel on le trouve dans le dernier livre du Nouveau Testament dont c'est le nom : **l'Apocalypse de saint Jean**.

Présenter **l'Apocalypse** et son eschatologie ne peut pas se faire en quelques minutes, ni même en quelques heures. On se contentera de rappeler que le mot « *apocalypse* » ne signifie pas « catastrophe », mais *révélation, dévoilement*. Et, si l'on a compris ce qui précède, à savoir que l'eschatologie chrétienne réside dans l'Incarnation et la Résurrection de Jésus, qu'elle est donc déjà réalisée, tout en ayant encore à s'accomplir pour nous, on comprendra que l'Apocalypse révèle le « *déjà là* » au cœur de l'« *encore à venir* ». D'où par exemple, les va-et-vient incessants que nous fait faire le livre et ses visions entre le ciel, lieu de Dieu, le « *déjà-là* » – il y est appelé « *Il est, il était et il vient* » (**Ap 1,4.8**) – et la terre, où se déroule notre histoire, qui est encore bien malade du mal et du péché. C'est dire que l'Apocalypse n'est pas un livre qui prédit le futur, mais qui *révèle* la présence du Ressuscité, sa victoire déjà acquise, au cœur d'une histoire qui reste à accomplir.

Pour comprendre cela, il faut comprendre le sens du mot *éternité*, qui ne signifie pas un temps infini, mais au contraire l'absence de temps. L'éternité – donc Dieu – n'a ni passé, ni futur, ni durée. Notre histoire, notre vie, l'univers, se déroulent dans le temps, avec un commencement, une durée et une fin (terme). Mais la fin (but) de cette histoire, de notre vie, de l'univers, c'est de rejoindre Dieu, d'accéder à l'éternité, donc hors du temps. L'Apocalypse nous décrit, avec force images et symboles, cette fin : la vie éternelle de Dieu, du Christ ressuscité et de ceux qui l'ont rejoint. Ceci vaut aussi pour l'eschatologie personnelle, c'est-à-dire notre sort après la mort, où le temps n'existe plus, non plus que l'espace. Le paradis n'est pas plus un lieu que le purgatoire ne dure un temps !

Il en va de l'Apocalypse à un bout de la Bible, comme de la **Genèse** (ch. 1 à 11 au moins) à l'autre bout. Celle-ci ne nous parle pas plus d'événements du passé que l'autre ne nous prédit des événements à venir. Toutes les deux nous présentent le point de vue éternel (« *sub specie aeternitatis* ») de Dieu sur le monde, son projet (Gn) et sa réalisation (Ap). Autrement dit, quand l'Apocalypse, ou les passages apocalyptiques des évangiles, nous parlent de guerres, de famines, de peste, de tremblements de terre, de persécutions, de faux prophètes, ils n'annoncent pas des événements à venir (à l'époque de l'auteur ou à la nôtre), ils décrivent simplement la réalité qu'ils ont sous les yeux, la réalité humaine et terrestre de tous les temps. (Hélas !) Et ils le font avec des images qu'il faut bien se garder de lire au premier degré.

L'Apocalypse, en décrivant force combats, force batailles, et leur issue, nous révèle la victoire du Christ sur le mal. Cette victoire n'est pas plus passée que future, puisqu'elle est éternelle. C'est par exemple pour cela qu'on dit que le Christ, en descendant aux Enfers, sauve aussi tous ceux qui l'ont précédé.

Dans l'Apocalypse, comment est décrite – c'est encore une métaphore, comme celle du *Royaume* – la fin des temps, le sens de notre histoire ? Sous la forme de **noces** entre le Christ, symbolisé par l'Agneau pascal, et l'Eglise, symbolisée par la Jérusalem céleste. Elle nous révèle par là que le projet de Dieu en créant le monde, était d'épouser l'humanité, c'est-à-dire de lui partager – de *nous* partager – sa vie, de nous associer par amour à sa nature divine. Cette autre métaphore court aussi à travers toute la Bible depuis Osée, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Malachie, etc. Elle trouve dans le don de sa vie par le Christ, authentifié par sa Résurrection, sa réalisation la plus parfaite. Voilà ce vers quoi va notre histoire, voilà la *fin des temps*. Elle est déjà présente dans la personne du Christ ; elle est encore à venir dans notre histoire qui, elle, se situe encore dans le temps.

On a alors compris que la question « *quand aura lieu la Parousie ?* », n'a pas de sens ; pas plus que la question « *Où est le paradis ?* » ou « *Où vont les défunts après leur mort ?* ». L'au-delà n'a ni temps ni lieu. L'événement du Christ, sa victoire sur le mal, est éternelle, hors du temps. Dans le Christ, elle est déjà acquise. C'est pour nous qu'elle est encore à venir, c'est nous qui devons encore achever notre séjour dans le temps pour y participer. Et cela ne relève pas de notre savoir. C'est pourquoi il faut être prêt en permanence (**Ac 1,7 ; Mt 24,36 ; 1 Th 5,1**)

Conclusion

On peut redire ce qu'est pour nous chrétiens la *fin des temps* d'une manière plus poétique ou plus symbolique, en repartant de ce que le concile Vatican II dit de la Révélation (le mot qui traduit le grec *Apocalypse*) dans la constitution *Dei Verbum* (« *La Parole de Dieu* ») au § 2 : « *Par cette révélation, Dieu invisible s'adresse aux hommes en son immense amour ainsi qu'à des amis; il s'entretient avec eux pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie.* » Le projet de Dieu (la *fin des temps*) est donc celui d'un amoureux qui veut partager sa vie avec ceux qu'il aime. La Révélation est donc une immense déclaration d'amour. Ce projet, il l'a d'abord exprimé dans l'Écriture, comme on écrit des lettres de fiançailles : « *Il a parlé par les prophètes* » (**He 1,1**), avant de venir le réaliser en personne : « *Le Verbe s'est fait chair* » (**Jn 1,14**). L'événement « Jésus », de son Incarnation à son Ascension, en passant par sa Passion et sa Résurrection, est l'accomplissement réussi de ce projet. Les noces de Dieu et de l'humanité ont été célébrées sur la Croix. Il en est comme du mariage : il est la fin (le but) de l'amour des deux époux, mais ce n'est pas fini ce jour-là ! Nous avons encore à vivre cet amour tous les jours jusqu'à ce que nous rejoignons celui qui nous attend sur le rivage. En attendant, il nous en donne des signes dans les sacrements. La dernière « parabole » de la *fin des temps* est peut-être le **chapitre 21 de Jean**, l'apparition de Jésus au bord du Lac, la dernière page de l'évangile.